

INTRODUCTION

Nul n'en doute plus : le roman historique appartient au genre littéraire bien plus qu'au genre historique. On se plaît à citer Walter Scott comme le premier auteur de romans historiques en Europe avec *Waverley* paru en 1814. Il « réussit le premier une alchimie mêlant aventures romanesques, événements historiques réels et une peinture des mœurs qui dépayse vraiment le lecteur tant elle semble typique d'une époque » ¹.

Traduit dès 1816, il influencera les premiers romans historiques français d'Alfred de Vigny, *Cinq-Mars*, ou de Mérimée, *Chroniques du règne de Charles IX*, parus respectivement en 1826 et 1829. Dans la foulée surviennent Victor Hugo, Alexandre Dumas et Honoré de Balzac. Héros historiques et personnages de fiction se mêlent dans des récits qui savent unir le picaresque avec des réflexions sur le sens de l'histoire. Une génération plus tard, des auteurs comme Théophile Gautier, dans le *Capitaine Fracasse* ne cherchent plus qu'à distraire. Le roman historique devient alors un avatar du roman-feuilleton avec *Les Cinq Sous de Lavarède*.

Il existe de nombreuses définitions contemporaines du roman historique. Pour Krystof Pomian « Dans tout roman historique, l'intrigue est située dans le passé... et met en scène des héros imaginés par son auteur et plongés dans des aventures qu'il a inventées » ² tandis que pour Umberto Eco : « dans le roman historique

¹ Voir Jean-Christophe SARROT, Laurent BROCHE, *Le roman policier historique*, Paris, 2009, p. 286.

il n'est pas nécessaire qu'entrent en scène des personnages reconnaissables en terme d'encyclopédie commune [...] Les agissements des personnages servent à faire mieux comprendre l'histoire, ce qui s'est passé, et bien qu'ils soient inventés, ils en disent plus, et avec une clarté sans pareille sur l'Italie de l'époque, que les livres d'histoire consacrés.»³ Eco fait ici allusion à Manzoni, mais un tel propos pourrait aussi bien s'appliquer aux romans de Marguerite Yourcenar, qu'il s'agisse des *Mémoires d'Hadrien*, de *l'Œuvre au noir* ou des nouvelles contenues dans *Anna soror*.

Ces oeuvres mêlent personnages ayant existé et caractères de pure composition qui évoluent dans une période historique déterminée. Riche en rebondissements, souvent chahutée, contenant des épisodes dramatiques, l'histoire genevoise ne pouvait manquer d'offrir un terreau de choix aux écrivains genevois, comme l'histoire savoyarde du reste. Il n'est donc pas étonnant de constater que des auteurs s'emparent d'épisodes de l'histoire locale pour en tirer des romans historiques. L'un des premiers, aussi étonnant que cela puisse paraître, est James Fazy. L'homme politique n'hésite pas, au début de sa carrière, quand il s'estime autant homme de lettres que journaliste, à commettre non pas un roman, mais une pièce historique, *La mort de Lévrier*, dans laquelle le triste sort du héros de l'indépendance genevoise, au début du XVI^e s., lui permet d'asséner quelques tirades en faveur de la liberté et du vrai patriotisme en pleine Restauration genevoise.⁴ Tandis que les écrivains savoyards choisissent plutôt de faire revivre, dans leurs romans, la période médiévale, si glorieuse pour la

² Dans *le Débat*, avril 1989, cité par SARROT, BROCHE, *op. cit.*, p. 293.

³ Umberto ECO, *Apostille au Nom de la Rose*. Il s'appuie évidemment sur *les Fiancés* de Manzoni. Passage cité par SARROT, BROCHE, *ibidem*.

⁴ La pièce de James Fazy sera d'ailleurs interdite par la censure en raison des allusions trop évidentes à la situation politique de Genève, le gouvernement genevois appréciant modérément d'être associés au Mammelus du XVI^e siècle, c'est-à-dire aux partisans du duc de Savoie, oppresseur des libertés de la Ville.

Maison de Savoie, les auteurs genevois choisiront de préférence l'époque de la Réforme. Une différence toutefois frappe le lecteur. Comme le montre bien Mathieu de la Corbière, les Savoyards tendent un décor comme une toile peinte et insèrent ainsi leurs personnages, alors que les auteurs genevois s'efforcent, dans le cas de Charles Du Bois-Melly de reconstituer l'époque par le parler, le vocabulaire, voire des documents d'époque qui apparaissent comme des preuves de la véracité du tableau peint. *Dragonnnette Cerisier*, *Eve de la Pasle*, ou *Nicolas Mus, serviteur de l'Amiral*, qui retrace en partie la Saint-Barthélemy, comme le montre Alix Parodi, malgré le caractère vivant de leurs intrigues, peuvent sembler d'une lecture difficile tant le style en est archaïsant, à force de vouloir copier l'ancien langage français. A l'évidence, Du Bois-Melly se fut opposé à la modernisation de Montaigne ou d'Ambroise Paré quoiqu'au tournant de la Première guerre mondiale déjà, Jules Cougnard ait jugé ce style érudit quelque peu vieilli. C'est pourtant un procédé qu'on retrouvera, un siècle plus tard, dans les romans de Robert Merle (*Fortune de France*).

L'autre romancier genevois, qui est contemporain de Du Bois Melly, écrit dans un style classique. Il s'agit de Camille Ferrier, avocat distingué dont le roman *Castroleone*, qui se situe au XVIII^e s. témoigne d'une imagination débordante, digne du meilleur Dumas, mais sans les facilités de plume qui, parfois, alourdissent le récit. Pourtant, le roman de Camille Ferrier, paru en 1904, ne vaut pas son chef d'œuvre, *le Baron Bernard*, œuvre monumentale plus fantasmagorique qu'historique bien qu'on y raconte quelques épisodes purement historiques comme la conquête de l'Égypte par Bonaparte ou la révolution de 1848. Le cas de Camille Ferrier, qui n'entendait écrire que pour ses amis et ne s'est jamais préoccupé d'un quelconque succès commercial ne saurait toutefois être retenu comme le modèle des romans historiques genevois. Mieux vaut s'intéresser à Charles de l'Andelyn, de son vrai nom Jules Pittard et à ses romans qui prennent pour cadre la préhistoire ou la Gaule allobroge, comme le fait René

Rieder, à moins qu'on ne s'intéresse, comme Nicolas Gex aux romans genevois de Louis Dumur, devenu secrétaire du *Mercur de France* et auteur à succès, au lendemain de la Première guerre mondiale, de romans antigermaniques et antibolchéviques. Ses romans genevois sont d'une tout autre encre, qu'il s'agisse du *Centenaire de Jean-Jacques*, dans lequel se dessine la figure du tribun radical Antoine Carteret ou de *l'Ecole du dimanche* qui esquisse la problématique, certes en creux, du Kulturkampf, débordent de fantaisie et d'humour. Cela vaut en particulier pour *Un estomac d'Autriche*, qui narre les péripéties de l'occupation autrichienne en 1814.

Durant l'entre-deux-guerres, Guy de Pourtalès, comme Albert Cohen ont publié des romans comportant une trame historique contemporaine, mais on ne saurait qualifier *La Pêche miraculeuse* ou *Mangeclous* de romans historiques. En revanche, on trouve dans l'œuvre de Jean Marteau, qui les suit, un ou deux romans historiques, avant tout *Pont tournant*, dans lequel apparaît la figure de James Fazy ou *Monsieur Napoléon*. Doris Jakubec, qui connaît bien l'œuvre de Jean Marteau sait resituer ces romans de caractère historique dans l'œuvre romanesque de Jean Marteau.

Ces textes sont issus de communications présentées lors d'une Journée du roman historique genevois⁵. Celle-ci ne visait nullement à l'exhaustivité. Toutefois, il a paru nécessaire de donner aussi la parole à des romanciers genevois contemporains qui se sont essayé au roman historique. C'est pourquoi l'on trouve des contributions de Jean-Jacques Langendorf, auteur de plusieurs romans historiques se déroulant au Kurdistan, en Prusse ou au Yémen, de Liliane Roskopf ou de Martine Ruchat, auteures de romans historiques fondés sur des archives historiques, voire de Nicolas Burri qui a récemment consacré un roman à Calvin, à

⁵ La Journée du roman historique genevois s'est tenue le samedi 28 mai 2011 dans la Salle historique de la Fondation Martin Bodmer que nous tenons à remercier pour son accueil.

l'occasion du 500^e anniversaire de sa naissance. De même Roger Lewinter a bien voulu autoriser la réimpression d'un texte jadis paru dans un numéro de la *Nouvelle Revue française* consacré au roman historique. Il y a une vingtaine d'années, deux enseignantes genevoises, Madeleine Bornet et Catherine Graf ont entrepris de répertorier les romans historiques susceptibles d'intéresser les élèves du Cycle d'orientation. Leur plaquette *Romans historiques*, parue en 1994 commente plusieurs dizaines de romans historiques, mais font une place infime au roman historique genevois. Leur travail méritait cependant d'être rappelé, quand bien même il n'a que peu de rapports avec l'objet de ce livre qui vise à donner une sorte de vue générale du roman historique genevois au cours des deux derniers siècles. A parcourir ces essais on se convaincra aisément qu'il s'agit là d'un genre littéraire bien vivant.

On peut toutefois se demander ce qui rassemble les auteurs réunis ici sous l'étiquette de romanciers historiques genevois. En effet, l'éclectisme des sujets, des périodes et des décors semblent dominer, du moins dans la nouvelle génération. Rien de comparable en effet entre les romans ciselés de Jean-Jacques Langendorf, toujours situés dans des terres exotiques pour le lecteur occidental, qu'il s'agisse du Kurdistan ou de la Prusse, au fond, un Etat qui n'existe pas et un Etat disparu, et les romans de Liliane Roskop ou de Martine Ruchat dans lesquels l'odeur de la terre locale paraît encore imprégner les pages. D'ailleurs ces écrivains ne s'intéressent plus vraiment à l'histoire genevoise, qui pourtant, aurait pu leur servir de faire-valoir.

Il est curieux de constater que cette histoire genevoise, en tout cas dans un de ses épisodes les plus tragiques, est évoquée dans deux textes qui ne correspondent que très lointainement aux canons du roman historique classique. Il s'agit d'une part de *l'Œil de Pallas*, roman graphique inachevé d'Exem, paru par épisode dans le journal *Tout Va Bien* dès 1982, et réédité ci-après, d'autre part du roman d'Yves Laplace, *Plaine des héros*, publié en 2015, qui

retrace la vie de Georges Oltramare en contrepoint de celle de son neveu, né d'un compositeur juif mort en déportation. L'auteur s'insurgerait sans doute à l'idée d'avoir écrit un roman historique. Pourtant, par le sujet, il s'inscrit bien dans la lignée de Louis Dumur ou de Jean Marteau, dont il apparaît ici comme le plus crédible successeur.

D'une certaine manière, le théâtre commémoratif connaît plus de succès. Sans remonter au *Banquier sans visage* de Walter Weideli, qui suscita la controverse lors des célébrations du 150^e anniversaire du rattachement de Genève à la Confédération, il faut rappeler le grand succès de Michel Beretti avec *Foutue histoire*, dans les années 70. Cette veine réussit à l'auteur qui multiplia par la suite les spectacles tournant autour de figures historiques comme celle d'Henri Dunant, avec moins de panache cependant. Au début du XXI^e siècle, il faut citer deux dramaturges qui ont su exploiter la veine historique locale : Catherine Fuchs et Dominique Ziegler avec leurs pièces respectives sur Calvin et sur Rousseau, toutes quatre jouées lors du 500^e anniversaire de la naissance de Calvin, en 2009 et du tricentenaire de la naissance de Rousseau en 2012. Par la qualité de leur écriture comme par la solidité des recherches préalables, on doit reconnaître que ces pièces de théâtre surpassent de loin celles représentées lors du centenaire de l'entrée de Genève dans la Confédération, comme celles jouées un siècle plus tard, à l'exception de la fantaisie de Thierry Piguet *Une valse pour Genève*, bien adaptée à son propos, et fort plaisante. On ne devrait pas non plus négliger le drame historique écrit par Jean-Claude Humbert sur le destin tragique de Barthélemy Tecia, brûlé à Genève pour sodomie, dans le dernier tiers du XVI^e siècle.

L'abondance de cette production historique, dont l'énumération ci-dessus est loin d'être exhaustive prouve bien que le spectacle vivant a remplacé le roman historique genevois, en raison, peut-être, de la volonté politique de célébrer publiquement certains anniversaires historiques ou certaines dates marquantes sans

pour autant recourir à de coûteux Festspiele, comme on en a encore vu en 1986 et en 2014.

Le roman historique paraît en retrait. Sans doute, un jour, se saisira-t-on de la vie si romanesque de François Bonivard, le dernier prieur de Saint-Victor pour en faire un roman. Assurément, les sujets ne manquent pas, mais pour réussir, ils doivent se trouver en adéquation avec l'air du temps. La réflexion sur l'identité genevoise, qui marque le XIX^e siècle, une fois Genève devenue canton suisse, explique le succès des romans de Charles Du Bois Melly, comme la montée du radicalisme et des mouvements évangéliques celui de Louis Dumur. Il ne faut pas non plus négliger le goût pour certaines périodes historiques, comme le XVIII^e siècle. Au moment où les Goncourt le remettent à la mode, Philippe Monnier écrit son *Venise au XVIII^e siècle* et Camille Ferrier, discrètement, pour ses amis, compose *Castroléone* une évocation de Naples à la même époque.

Comme alors, le roman historique genevois vous séduira.